

Tachkent : une ville (non-)exotique ?

SVETLANA GORSHENINA

Est-il possible de parler de la Tachkent du XIX^e siècle et du début du XX^e comme d'une ville exotique¹ au sens où l'« Occident » désigna ainsi sur ses cartes mentales nombre de villes d'« Orient » et d'« Asie », les « exotisant » et les « orientalisant » tout comme le furent Le Caire et Istanbul² ?

Malgré la simplicité apparente de cette question, sa réponse doit être nuancée. L'étude de toute une série de sources narratives et visuelles montre que la définition de Tachkent comme « ville exotique » n'est pas une thèse évidente, qui découlerait « logiquement » de ses propres caractéristiques « exotiques » ou encore de représentations courantes liées à cette ville. Du point de vue des

1. Une version réduite d'une partie de ce texte sera publiée en russe dans les actes du colloque « Orientalism-Occidentalism: languages of cultures vs languages of description » qui a eu lieu le 24 septembre 2010 à l'Institut de culturologie de Moscou.

2. Voir, en particulier, Auguste Boppe, *Les Peintres du Bosphore au XVIII^e siècle*, Paris, ACR éd., 1989 ; Sarga Moussa, *Le Voyage en Egypte. Anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Robert Laffont, 2004 ; Nabila Oulebsir & Mercedes Volait (éd.), *L'Orientalisme architectural entre imaginaires et savoirs*, Paris, Picard, 2009 ; Nicolas Monceau (éd.), *Istanbul : Histoire, promenades, anthologie & dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2011.

pratiques « exotisantes » / « orientalisantes », la figure de Tachkent en tant que structure urbanistique³ est loin d'être univoque, même si on la compare à des voisines aussi géographiquement proches comme, par exemple, Samarkand ou Boukhara. Ces villes faisaient partie des rêves orientalistes des Européens « éclairés » ; elles incarnaient également l'idée de l'« Orient centrasiatique » propre aux élites intellectuelles russes. Lorsque la ville se transforme en centre administratif du Turkestan russe, deux logiques opposées (de mise à distance et d'appropriation) se croisent dans le processus de (non-)exotisation de Tachkent, mettant au jour toute la complexité de l'« orientaliation » et... de l'« européisation » de la ville.

« Exotisme » d'un objet vs exotisation par un sujet

Avant d'analyser la construction des représentations supposées exotiques de la ville de Tachkent, il est important de définir un certain nombre de positions clés de notre démonstration, en particulier par rapport aux concepts d'« exotisme » et d'« exotique » et de leur corrélation avec l'« orientalisme ».

Les premières définitions du terme que l'on trouve dans les dictionnaires encyclopédiques russes sont laconiques. Il semblerait qu'elles apparaissent pour la première fois en 1861 dans le *Dictionnaire complet des mots étrangers entrés dans la langue russe* (Saint-Petersbourg, 1861) établi sur le modèle du dictionnaire allemand de Heyse⁴ au moment même où débute la conquête de l'Asie centrale, alors que les élites russes prétendent voir la Russie comme « Europe » vouée à porter la « civilisation » jusqu'aux marches méridionales de l'Empire du tsar. Peu après, le terme, apparaît dans le *Dictionnaire raisonné de la langue grand-russe vivante* de Vladimir Dahl (1801-1872)⁵ : « *Exotique*, étranger, provenant des pays chauds, à

3. Le présent article ne traite pas de l'analyse des représentations des populations de Tachkent devenues l'objet principal des exotisations centrasiatiques.

4. Ekaterina Velmezova, « L'« exotisme » et l'« exotique » aux yeux des lexicologues et lexicographes russes », in Leonid Heller & Anne Coldefy-Faucard (éd.), *Exotismes dans la culture russe, Études de Lettres*, Université de Lausanne, 2-3, 2009, p. 175.

5. Lors de la rédaction du présent article, il ne nous a pas été possible de consulter la première édition du *Dictionnaire* en quatre volumes qui fut réalisé par la Société des amateurs des belles-lettres russes (M., typographie A. Semen, Institut des Langues orientales et T. Ris, 1863-1866).

propos des plantes⁶ » ; cependant il est absent du *Dictionnaire encyclopédique* de Brockhaus et Efron (1890-1907). C'est plus tard, déjà à l'époque soviétique, que le terme acquiert une interprétation plus élargie dans le *Dictionnaire raisonné de la langue russe* (1928-1940) de Dmitri Ouchakov (1873-1942). Délaissant l'étymologie du mot, qu'on fait habituellement remonter au terme grec *exoticos*, l'auteur explique qu'« exotique » désigne ce qui se trouve « au-delà de ce qui est ordinaire (conditions naturelles ordinaires, mœurs ordinaires, etc.) », que les synonymes en sont « lointain » ou « étranger » et que, le plus souvent, le mot s'emploie par rapport à des objets provenant des pays tropicaux. Il indique en même temps qu'il peut être interprété comme « bizarre, insolite, agissant sur la perception par son caractère étrange qui appartient à une culture autre et inhabituelle⁷ ».

Sans nous arrêter davantage sur les interprétations ultérieures, fort contradictoires, des dictionnaires soviétiques et post-soviétiques⁸, précisons notre position, qui résume quelques conclusions des études post-coloniales.

Nul objet, indépendamment de sa nature (animé, inanimé, collectif, individuel, etc.), n'est exotique par lui-même, du fait de ses propriétés et caractéristiques. C'est le regard d'un sujet agissant dirigé sur cet objet qui le rend « exotique » à ses propres yeux. L'exotisation se fait au moment du contact, lorsque le sujet délimite mentalement la frontière entre lui et l'objet observé qui, défini comme distinct de lui-même, est placé en pensée, selon des clichés idéologiques précis (thèse d'Edward Saïd), sur une échelle lointain-proche / familier-inconnu / attirant-repoussant, et est doté d'un certain nombre de propriétés qui, dans la perception du sujet, correspondent au concept d'« exotique ».

On peut encore ajouter que l'exotisme exprime une prédisposition élaborée par un observateur. Un « sens de l'exotisme » défini

6. Vladimir I. Dal', *Tolkovyj slovar' živogo velikoruskogo jazyka* [Dictionnaire explicatif de la langue grand-russe vivante], 4^e éd., I. A. Bodučna-De-Kurtené éd., [s. l.], JUH [1912-1914 ; ca 1970], t. 4, c. 1529.

7. Dmitrij N. Ušakov, *Tolkovyj slovar' russkogo jazyka* [Dictionnaire raisonné de la langue russe], M., Gosudarstvennoe izdatel'stvo inostrannyx i nacional'nyx slovarej, t. 4, 1940, c. 1398.

8. Voir l'histoire détaillée de l'interprétation des termes « èkzotizm » et « èkzotičeskij » dans les dictionnaires russes, principalement de langue, des XX^e et XXI^e siècles in Ekaterina Velmezova, « L'«exotisme» et l'«exotique»... », art. cit., p. 173-182.

comme tel dans les années 1860 par les frères Goncourt⁹, incite un individu à rechercher des traits « exotiques » (correspondant aux stéréotypes engendrés par l'époque) dans des situations diverses. Toutes les « découvertes » faites dans les pays « exotiques » sont, en règle générale, précédées par l'assimilation d'une expérience verbale et iconographique antérieure : lors d'un voyage, la tendance à confirmer ou à réfuter ce qui a été lu ou vu auparavant explique souvent l'incapacité à distinguer quoi que ce soit de véritablement nouveau. Et cela d'autant plus que les « itinéraires exotiques », définis comme tels dans les pays « chauds » et ceux « d'épices » à partir du XVIII^e siècle, forment dès le départ le regard. Ils le préparent à une perception exotisante pour lui permettre de reconnaître sur le terrain les clichés exotiques que l'« Occident éclairé » a déjà accumulés dans ses cartes mentales.

Par ailleurs, l'exotisme peut être défini comme le caractère des rapports hiérarchiques que le sujet établit avec l'objet de son observation dans le cadre d'une situation coloniale. Rappelons ici l'une des conclusions des études post-coloniales concernant la direction qui régit les exotisations : du fort vers le faible, du colonisateur vers le colonisé, du sujet occidental vers l'objet oriental / asiatique. Les études traitant des exotisations en sens inverse – l'image de l'Occident construit en Orient – sont rares, malgré l'importance reconnue de cette approche définie comme « occidentalisme ». En ce qui concerne les études sur l'Asie centrale, ceci s'explique, entre autres, par la complexité de l'accès aux documents locaux qui évoquent l'Occident, par la quantité restreinte des témoignages visuels de la présence russe ou européenne, et par les problèmes linguistiques rencontrés par les chercheurs eux-mêmes¹⁰. Les multiples

9. Leonid Heller, « Décrire les exotismes : quelques propositions », in Leonid Heller & Anne Coldefy-Faucard (éd.), *Exotismes dans la culture russe...*, *op. cit.*, p. 320.

10. Par rapport à l'Asie centrale russe, notons, en particulier, les publications suivantes, qui analysent un point de vue local sur la colonisation russe, sans, cependant, mettre un accent particulier sur la problématique de l'exotisation : Anke von Kügelgen, Michael Kemper & Dmitriy Yermakov (éd.), *Muslim Culture in Russia and Central Asia from the 18th to the Early 20th Centuries*, Berlin, Schwarz, 1996-2004, vol. 1-4 ; Jo-Ann Gross, « Historical Memory, Cultural Identity, and Change: Mirza 'Abd al-Aziz Sami's Representation of the Russian Conquest of Bukhara », in Daniel Brower & Edward Lazzerini (éd.), *Russia's Orient*, Bloomington, Indiana University Press, 1997, p. 203-226 ; Adeeb Khalid, « Representations of Russia in Central Asian Jadid Discourse », in Daniel Brower & Edward Lazzerini (éd.), *Russia's Orient...*

façons d'« exotiser » l'Autre sont analysées, aujourd'hui, dans les études récentes qui mettent en scène les « Orient de l'Orient » et le « Sud du Sud », autrement dit qui traitent de l'Orient créé par l'Orient, de l'« orientalisme oriental », du regard que le Sud porte sur lui-même et sur d'autres régions qu'il représente comme exotiques dans son sein même¹¹.

Dans ce contexte, la distinction entre les termes « part ou aspect exotique », « ce qui est exotique » (*èkzotika*) et « exotisme » (*èkzotizm*) proposée par Leonid Heller, qui définit le premier terme comme « l'ensemble des propriétés exotiques de certains objets et faits » et le second comme le rapport à celui-ci (« l'engouement pour ce qui exotique »)¹², demande à être nuancée. Notons

op. cit., p. 188-202 ; Anke von Kügelgen, *Die Legitimierung der mittelasiatischen Mangitendynastie in den Werken ihrer Historiker (18.-19. Jahrhundert)*, Istanbul, Orient-Institut – Würzburg, Ergon in Kommission, 2002 ; Beate Eschment & Hans Harder (éd., *Looking at the Coloniser. Cross-Cultural Perceptions in Central Asia and the Caucasus, Bengal, and Related Areas*, Coll. Mitteilungen zur Sozial- und Kultur-geschichte der islamischen Welt, t. 14, Würzburg, Ergon Verlag, 2004 ; Aftandil Erkinov, *Praying for and Against the Tsar. Prayers and Sermons in Russian-Dominated Khiva and Tsarist Turkestan*, Berlin, Anor, 2004, n° 16 ; Hisao Komatsu, « From Holy War to Autonomy: Dār al-Islām Imagined by Turkestani Muslim Intellectuals », in Svetlana Gorshenina & Sergej Abashin (éd.), *Le Turkestan russe : une colonie comme les autres ?*, Paris, Complexe, Collection de l'IFÉAC – *Cahiers d'Asie centrale*, 17-18, 2009, p. 449-475 ; B. M. Babadžanov, *Kokandskoe xanstvo: vlast', politika, religija*, Tokyo-Tachkent, Yangi nashr, 2010.

11. Voir, en dernier lieu, François Pouillon (éd.), *Après l'Orientalisme : l'Orient créé par l'Orient*, Paris, IISMM, Karthala, 2011. Par rapport à l'Asie centrale l'approche évoquant l'« Orient créé par l'Orient » fut exploité sur l'exemple des artistes centrasiatiques in Svetlana Goršenina [Gorshenina] & Boris Čuxovič [Chukhovich], « Srednjaja Azija kak fenomen čistogo orientalističeskogo èksperimenta (1860-1990-e gg.) » [L'Asie centrale comme phénomène d'un véritable orientalisme, 1860-1990], *Transoxiana. History and culture*, Tachkent, Institut Iskusstvoznaniija Akademii xudožestv Uzbekistana, Institut Otkrytoe Obščestvo (Fonds Soros), Centr po pravam čeloveka, 2004, p. 339-346.

12. Leonid Heller, « Décrire les exotismes... », *art. cit.*, p. 318. Notons, du reste, qu'à mesure que l'auteur approfondit son analyse, il souligne que le caractère des « propriétés exotiques » d'un objet n'est pas *a priori* acquis, mais qu'il est le fait de qualités qui lui sont prêtées. Bien que la formulation nous semble inexacte, l'analyse de Leonid Heller est une très intéressante tentative pour théoriser ce phénomène culturel, et le recueil d'articles qu'il a publié en collaboration avec Anne Coldefy-Faucard constitue le premier essai sérieux pour appliquer les théories de l'exotisme au monde russe : Leonid Heller &

qu'auparavant, dans les dictionnaires de la période soviétique, les deux termes étaient parfois définis comme synonymes¹³, mais *èkzotizm* en était le plus souvent absent. Notre refus d'accepter la thèse de l'existence de « propriétés exotiques » originelles (une « part exotique » comme une chose acquise) signifie que, *primo*, tout objet peut, au niveau de la perception, devenir pour un sujet « exotique » (c'est-à-dire « autre », « étrange », « étranger », « bizarre », etc.) ou, en d'autres termes, être *exotisé*. Et, *secundo*, que ce processus d'exotisation se produit uniquement dans le cadre de discours et de formulation des représentations qui soulignent l'altérité de l'Autre.

Un « exotisme » présenté de ce point de vue se révèle dans une certaine mesure synonyme – moins global, certes – de l'« orientalisme » de Saïd¹⁴. En même temps, son emploi, qui n'exclut pas une multitude variée de vecteurs géographiques d'échanges, permet d'enrichir l'analyse du discours orientaliste. Il propose de réfléchir à la question suivante : l'« exotisation » signifie-t-elle inévitablement une « orientalisation » au sens de Saïd avec sa dimension soulignant l'assujettissement colonial de l'Autre ? Ou bien, au contraire, l'« exotisation » peut-elle être réalisée sans « orientalisation » ?

Le choix de la ville de Tachkent du XIX^e siècle et du début du XX^e comme objet d'analyse formulé de cette manière semble à première vue loin d'être idéal. Permet-il d'affirmer qu'« exotisme » et « orientalisme » sont une seule et même chose, comme cela semblerait être le cas, par exemple, de Samarkand dont la figure correspond bien mieux au schéma d'exotisation ? L'image « exotique » de Tachkent qui privilégie les aspects spatiaux (le lointain, l'étranger), climatique (le continental), ou extérieur, visible (le bariolé, le pittoresque), est-elle libre des représentations nées dans le

Anne Coldefy-Faucard (éd.), *Exotismes dans la culture russe...*, *op. cit.* Voir également le compte-rendu de cette publication : Natalia Gamalova, « Leonid Heller, Anne Coldefy-Faucard, édés., *Exotismes dans la culture russe* », *Cahiers du monde russe*, 2009, 50-4, p. 930-935. Notons enfin que les problèmes d'exotisme et de pratiques exotiques dans la culture russo-soviétique furent l'objet de la table ronde « Exotisations / colonisations. Vues et voix russes », organisée conjointement, le 16 décembre 2008, par les universités de Lausanne et de Genève (organisateurs : Svetlana Gorshenina, Léonid Heller, Marie-Karine Schaub et Jean-François Staszack).

13. L. S. Kovtun & V. P. Petuškov, *Slovar' sovremennogo russkogo literaturnogo jazyka* [Dictionnaire de la langue russe littéraire moderne], M.-L., Nauka, 1965, c. 1744-1745.

14. Leonid Heller, « Décrire les exotismes... », *art. cit.*, p. 337-338.

cadre des projets coloniaux et impérialistes comme on aurait pu l'affirmer avec l'exemple des « Ballets russes » de Serge Diaghilev (1872-1929) à Paris¹⁵ ? Exotiques pour l'Europe, avec les références quasi-palpables à la « turquerie », « chinoiserie » et la « tartarerie », et en même temps libres des intentions coloniales russes, ces derniers incarnaient plutôt la vision que Paris se faisait de la Russie, flattant les mœurs du public parisien et s'auto-exotisant suivant les normes européennes de l'exotisation.

Le choix de Tachkent nous intéresse précisément du fait de son ambiguïté. Il rend évidente la complexité du discours sur l'exotisation qui évolue à mesure que le sujet assimile l'objet et construit la figure de l'« Autre exotique », à des niveaux et à des rythmes différents. Ce discours se positionne d'abord hors, puis à l'intérieur de l'espace qu'il fait sien.

Le « goût de l'exotisme » en Russie

La rencontre coloniale entre l'Empire russe et les khanats d'Asie centrale intervint au moment où les Européens, au zénith de leur histoire coloniale et impérialiste, avaient déjà élaboré, vers le milieu du XIX^e siècle, toute une typologie d'« exotismes » littéraires et iconographiques fort divers (dont l'origine remontait aux définitions des dictionnaires à partir du XVI^e siècle), allant de l'Extrême-Orient au Proche-Orient, sans oublier les continents africain et américain¹⁶. De la même façon, la Russie s'était forgée à cette époque ses clichés d'« Orient exotique » par rapport à la Sibérie (à partir du XVIII^e siècle) et du Caucase (à partir de la première moitié du XIX^e siècle).

Une telle situation permit aux élites politiques, scientifiques et artistiques de l'Empire du tsar, alors qu'elles commençaient, à partir de la fin des années 1860, à mettre en place leurs propres colonies en Asie centrale, de leur appliquer un très large spectre de règles d'exotisation communes à toute l'Europe développées dans d'autres possessions d'outre-mer (l'expérience des récits occidentaux de voyages à travers les territoires russes d'Asie centrale fut aussi mise à contribution). De semblables tentatives pour suivre la « mode de l'Orient » en vogue en Europe avaient déjà eu lieu dans l'histoire russe, dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, lorsque les vagues successives des « chinoiseries », des « japonaiseries » et des

15. En dernier lieu, voir la revue *Danser*, numéro spécial *Les Ballets russes* (déc. 2009).

16. L. Heller, « Décrire les exotismes... », *art. cit.*, p. 319-321.

« turqueries » avaient submergé palais, hôtels particuliers et parcs russes¹⁷. Par ailleurs, l'expérience proprement russe acquise dans les autres régions colonisées au sud-est de l'empire n'était pas non plus oubliée : en particulier, nombre de clichés exotiques élaborés au Caucase furent transposés, avec de légères modifications, en Asie centrale.

Cependant, la question de savoir dans quelle mesure ces *exotisations* russes correspondaient aux pratiques européennes ou bien, au contraire, représentaient une manière différente de voir les cultures d'autres régions exige une étude complémentaire. Celle-ci suppose, dans l'idéal, une analyse transversale et à plusieurs niveaux des pratiques russes et européennes d'exotisation basées sur des exemples tirés d'œuvres littéraires et de correspondances, de récits de voyages et de documents iconographiques (photographies, peintures et œuvres graphiques)¹⁸. Une telle comparaison est indispensable, car les exotisations européennes, comprises soit comme une recette toute prête à l'emploi soit comme une antithèse, connaissent une présence décisive dans le contexte centrasiatique où il s'avère impossible de minimiser l'importance des transferts culturels.

17. Svetlana Goršenina [Gorshenina], « Mnogolikij Vostok russkogo xudožestvennogo orientalizma (XVIII - načalo XX veka » [Les multiples visages de l'orientalisme artistique russe (XVIII^e siècle et début du XX^e)], *Kul'turnye cennosti – Cultural Values : 2004-2006, Central Asia in Past and Present*, SPb., Université de Saint-Petersbourg, 2008, p. 63-64.

18. Le présent article est le reflet d'un début de réflexion sur les exotisations de l'Asie centrale. Par ailleurs, un certain nombre d'articles ont déjà été publiés sur ce sujet : Svetlana Goršenina [Gorshenina], « Mnogolikij Vostok... », art. cit. ; Svetlana Goršenina [Gorshenina] & Boris Čuxovič [Chukhovich], « Srednjaja Azija kak fenomen ... », art. cit. ; Svetlana Gorshenina, « L'orientalisme au Turkestan russe : l'héritage des peintres russes et occidentaux », *Au fil des routes de la soie, Chemins d'étoiles*, Paris, Transboréal, 11, 2003, p. 242-250 ; *Id.*, « Une avant-garde stoppée en plein élan ou “une logique de développement interne” ? », *Missives, Images culturelles de l'Asie centrale contemporaine*, 2001, p. 76-92. Relevons comme parallèle tout particulièrement proche des études que nous menons le catalogue d'une exposition récente consacrée à l'orientalisme russe, dans lequel étaient développés la plupart des sujets traités dans l'article « Mnogolikij Vostok... », art. cit. in Patty Wageman & Inessa Kouteinikova (éd.), *Russia's unknown Orient. Orientalist painting 1850-1920*, Gronongen-Rotterdam, Groninger Museum, Nai Publisher, 2010. Voir également le site de Boris Chukhovich, consacré aux questions de l'orientalisme artistique en Asie centrale <http://www.museeasiecentrale.umontreal.ca/mvacas/artistes/artis2.php?recordID=17>.

Notons dès maintenant que l'utilisation du mot « exotisme centrasiatique » n'est pas devenu « classique » parmi les autres idiomes du monde oriental *exotisé*. D'autant plus que les auteurs russes de l'époque soulignaient consciemment le caractère « non-exotique », mais tout à fait « naturel » de la conquête russe de l'Asie centrale, souvent présentée dans le cadre des théories tourano-aryennes comme un retour aux sources, dans le sein de la proto-patrie d'origine¹⁹. Certaines interprétations de l'histoire russe de cette époque ont favorisé les façons de voir les mondes centrasiatiques comme naturellement proches de l'univers russe. Elles privilégiaient l'importance de la période du « joug tataro-mongol », la théorie de la perméabilité des frontières au sud de l'empire russe et les thèses des contacts, plusieurs siècles durant, entre celui-ci, la steppe et les khanats des oasis de Mā warā' al-Nahr²⁰. Un semblable point de vue était également soutenu en Occident dont les hommes politiques comme, en particulier, Lord Curzon (George Nathaniel Curzon, 1859-1925), considéraient que la conquête de l'Asie centrale par la Russie était une conquête d'égal à égal²¹.

Quand, en 1863, écrivait l'un des observateurs russes de l'époque, le savant hongrois Vambery, qui dissimulait soigneusement sa nationalité sous une apparence et des vêtements de voyageur oriental (derviche), pénétra pendant quelques jours à Boukhara et visita ses lieux sacrés musulmans, toute l'Europe porta son exploit aux nues et toutes les sociétés géographiques le célébrèrent comme, par la suite, elles célébrèrent Livingstone et Stanley bien que le même exploit eût été, avant Vambery, accompli par nombre de modestes Russes sans nuls déguisements ni circonstances romanesques²².

Ajoutons également qu'on rencontre rarement les mots dérivés d'« exotisme » dans les descriptions de l'Asie centrale alors même que les khanats et le Gouvernorat du Turkestan créé en 1867 ré-

19. Marlène Laruelle, « La question du “touranisme” des Russes. Contribution à une histoire des échanges intellectuels Allemagne – France – Russie au XIX^e siècle », *Cahiers du Monde russe*, 45/1-2, 2004, p. 241-266.

20. En dernier lieu l'analyse de la rhétorique de justification de l'avancement russe vers le sud voir Svetlana Gorshenina, *Asie centrale. L'invention des frontières et l'héritage russo-soviétique*, Paris, CNRS-Éditions, 2012, p. 37-188.

21. George Nathaniel Curzon, *Russia in Central Asia in 1889 and the Anglo-Russian*, Londres – New York, Longmans, 1889.

22. Anonyme, « Sredneaziatskaja vystavka 1891 goda v Moskve », *Niva*, 34, 1891, p. 747 et 749 : <http://zerrspiegel.orientphil.uni-halle.de/t878.html>

pondaient sans nul doute à certains traits caractéristiques de l'« exotique » désignés dans les dictionnaires de l'époque : pays chauds et lointains situés au sud-est, inhabituels pour un œil russe (européen).

Par ailleurs, cette région avait toujours paru dans les descriptions de tous les voyageurs une pâle copie des clichés orientalistes construit en « Orient classique » : on reprochait souvent aux fleuves d'Asie centrale, comparés au Nil, l'absence de crocodiles et de palmiers le long de leurs rives²³ ; la principale curiosité du marché central de Tachkent n'était pas tant ses « épices orientales » souvent considérées comme de très mauvaise qualité, en regard des autres marchés orientaux, que la saleté et le mauvais entretien qui y régnaient²⁴ ; le sentiment dominant décrit par les visiteurs était non l'enthousiasme et l'étonnement, mais l'ennui...

23. Ainsi Napoléon Ney, visitant le Turkestan en 1888, écrit : « [...] l'aspect décoratif de nos belles oasis algériennes et tunisiennes manque ici absolument. Car en Asie il n'y a pas de palmier. Or une oasis sans palmier, c'est... un tambour-major sans panache... du temps où il y avait des panaches ! [... l'Amou-daria qui est] si large qu'on distingue à peine le bord opposé, ressemble au Nil, moins les palmiers et les crocodiles » : Napoléon Ney, *En Asie centrale à la vapeur. La mer Noire, la Crimée, le Caucase, la mer Caspienne, les chemins de fer sibériens et asiatiques, inauguration du chemin de fer transcaspien, l'Asie centrale, Merv, Bokhara, Samarkand. Notes de voyage*, Paris, Garnier frères, p. 317 et 333. On trouve la même observation chez Edgar Boulangier : « Quand on vous parle d'oasis, vous vous figurez voir des arbres, des ruisseaux, quelque apparence d'irrigation ; si, par-dessus le marché, vous revenez d'Afrique, le palmier et les dattes vous paraissent obligatoires. Point de palmiers à Kizil-Arvat, bien entendu, pas plus qu'en aucun point de la Turkménie, où des hivers très rigoureux succèdent aux accablantes chaleurs de l'été. Un petit ruisseau dont l'eau n'est bonne à boire qu'à condition d'avoir été filtrée ; des champs cultivés en céréales, des prés jaunis, d'assez maigres pâturages, quelques arbustes rabougris ; c'est tout ce que vous voyez dans la plaine de Kizil-Arvat. Rien ne surprend comme cette oasis sans arbres ». Edgar Boulangier, *Voyage à Merv. Les Russes dans l'Asie centrale et le chemin de fer transcaspien*, Paris, Hachette, 1888, p. 117-118.

24. Aleksej Dobrosmyslov, *Taškent v prošlom i nastojaščem* [Tachkent dans le passé et dans le présent], Tachkent, A. I. Porcev, 1912, p. 48-49.

L'hétérogénéité de l'exotisation de l'Asie centrale

Dans les textes (que ce soit des descriptions de voyages, des correspondances privées, des mémoires de savants, des essais journalistiques ou des œuvres littéraires), les œuvres iconographiques et les principes de formation de collections²⁵, les représentations exotisantes sont marquées par une forte tendance à créer une image exotique généralisatrice, abstraitement géographique, commune à tout le Turkestan. Cette image s'est formée à la suite d'une sélection d'objets concrets surtout empruntés aux capitales des khanats de l'Asie centrale ou aux lieux célèbres liés à la récente expansion militaire russe (la prise de Geok-Tépé en 1881, en particulier). Le genre principal de l'exotisation iconographique devient les « vues et types » présentant d'une part des paysages architecturaux et naturels sous des aspects héroïco-romantiques qui offrent des panoramas grandioses et, de l'autre, toute une série typologique des « races » de l'Asie centrale figurée le plus souvent dans l'esprit du romantisme.

Une position privilégiée y était occupée en premier lieu par Samarkand, que les nombreux épisodes de son grandiose passé relient tant à l'Europe (expédition d'Alexandre le Grand dont le point final fut Maracanda, capitale de Sogdiane) qu'à l'Asie centrale (Empire de Tamerlan). Y contribua également le fait que la cité devint le terminus du chemin de fer Transcaspien : la décennie qui suivit son inauguration officielle en 1888 entraîna une augmentation sensible du nombre de voyageurs occidentaux²⁶ dont le but était de visiter la capitale des Timourides et qui exotisèrent l'Asie centrale russe de manière beaucoup plus importante par rapport aux colons russes eux-mêmes. Quant à Tachkent, le chemin de fer ne l'atteignit qu'en 1894, et nombre de voyageurs (essentiellement français), durant ces six années, ne parvinrent pas jusqu'à celle-ci. De nombreuses personnalités européennes que le général Mikhaïl Annenkov (1835-1899) invita à l'inauguration du chemin de fer

25. Svetlana Gorshenina, *Private Collections of Russian Turkestan in the 2nd Half of the 19th and Early 20th Century*, ANOR-15 (Institut für Orientalistik, Halle, Mittelasienswissenschaft Humboldt-Universität, Berlin, Université de Lausanne), Berlin, Klaus Schwarz Verlag, 2004.

26. Voir Svetlana Goršenina [Gorshenina], « Novye dannye k statistike prebyvaniya zapadno-evropejskix putešestvennikov v Turkestane vo vtoroj polovine XIX-pervoj treti XX vekov » [Nouvelles données sur le séjour des voyageurs occidentaux au Turkestan dans la seconde moitié du XIX^e siècle et le premier tiers du XX^e siècle], *Obščestvennye nauki v Uzbekistane* (Tachkent), 9-10, 1999 p. 97-101.

publièrent leurs récits de voyage à Samarkand : elles inaugurèrent ainsi le fond d'images exotiques et stéréotypées relatives à l'Asie centrale²⁷.

Samarkand était suivie par Boukhara, qui avait la réputation d'une ville sainte dans le monde de l'islam, étant un centre théologique de premier plan ; en même temps elle accueillait une importante communauté juive, souvent perçue comme exotique dans le contexte centrasiatique²⁸. Les autres villes centrasiatiques sont en revanche demeurées pratiquement inconnues, même si le chemin de fer Transcaspien rendit certaines d'entre elles assez familières du public occidental, au moins au niveau des dénominations.

Avant la conquête russe, Tachkent avait été le second centre urbain après Boukhara : la superficie totale de la ville *intra muros* était approximativement de 150 hectares²⁹. Elle correspondait également à la capitale d'un territoire semi-indépendant au sein des khanats, tantôt celui de Boukhara tantôt de Kokand (elle fut soumise à l'autorité du khan de Kokand à partir de 1810). Mais la ville n'avait pas connu dans le passé de grandioses programmes

27. Svetlana Gorshenina, « Voyage de Léon de Beylié à Samarkand en été 1888 : une lecture à travers des idées reçues », *Actes de la journée d'étude « L'empire d'un officier. Le général de Beylié : mise en perspective »*, Musée de Grenoble, INALCO, Centre Roland Mousnier Paris-Sorbonne, CREOPS, 8 janvier 2011 (sous presse).

28. Il n'était pas rare de lire des jugements assez peu enthousiastes sur une Boukhara « manquant de caractère ». Ainsi, selon Napoléon Ney, la ville « s'étend sur une vaste étendue et la plupart des maisons sont en pisé. Les monuments : mosquées et écoles sont seules en briques. Malgré sa haute antiquité Boukhara est loin, par les monuments, d'approcher de Samarkand. Les faïences vernissées ont presque partout disparu des édifices. La grande place offre seulement à nos regards curieux la haute tour d'où sont précipités les condamnés à mort, livrés, au préalable, aux raffinements savants de la cruauté asiatique : ongles, sourcils, yeux et le reste arrachés avant le saut final. À Bokhara [*sic*], existe aussi – mais nous n'avons pu la voir – “la Fosse aux Punaises”, où l'émir défunt envoyait parfois méditer quelques-uns de ses sujets ou des étrangers de distinction ». Napoléon Ney, *En Asie centrale à la vapeur...*, *op. cit.*, p. 429.

29. Vladimir I. Nil'sen, *U istokov sovremennogo gradostroitel'stva Uz'bekistana (XIX-načalo XX vekov)* [Aux sources de l'urbanisme moderne de l'Ouzbékistan (XIX^e siècle et début du XX^e)], Tachkent, Izd. literatury i iskusstva G. Guljama, 1988, p. 29.

d'aménagement urbain comparables aux réalisations des Timourides à Samarkand³⁰.

Quoique les premiers contacts diplomatiques directs entre les élites russes et celles de Tachkent datent de la fin du XVIII^e siècle, la ville resta longtemps assez mal connue et ne fut pas touchée par la première vague de descriptions exotisantes (antérieure à l'établissement d'une présence russe stable), même si les descriptions de Tachkent laissées par les premiers voyageurs russes et européens³¹ font le portrait d'une Asie centrale radicalement différente de la Russie et de l'Occident.

C'est seulement après la prise (non officiellement commanditée) de la ville en 1865 par le général Mikhaïl Tcherniaev (1828-1898) que Tachkent entre avec éclat dans les prévisions et les analyses politiques élaborées dans la capitale de l'Empire russe à propos de l'Asie centrale. L'idée initiale de la création d'un khanat à part qui se trouverait sous protectorat russe fait place au projet de l'établissement d'un Gouvernorat du Turkestan avec Tachkent pour capitale (1867)³².

C'est à cet acte que Tachkent doit sa nouvelle situation, distincte de Samarkand qui reçoit le statut de territoire temporairement occupé dirigé par un gouvernement provisoire (1868)³³, ou de Boukhara qui conserve sa position de capitale d'émirat, ravalée cependant au statut de protectorat russe (1868).

30. F. Azadaev, *Taškent vo vtoroj polovine XIX veka* [Tachkent dans la seconde moitié du XIX^e siècle], Tachkent, Izd. Akademii naul UzSSR, 1959, p. 20-60.

31. Ol'ga V. Maslova, *Obzor russkix putešestvij i èkspedicij v Srednjuju Aziju (materialy k bibliografii)* [Aperçu des voyages et des expéditions russes en Asie centrale (documents pour une bibliographie)], Tachkent, t. I. 1715-1856, 1955; t. II. 1856-1869, 1956; t. III. 1869-1880, 1962; t. IV. 1881-1886, 1971; Jurij Sokolov, *Taškent, taškency i Rossija* [Tachkent, Tachkentois et la Russie], Tachkent, Uzbekistan, 1965, p. 49-56 et 65-88; Vladimir Nil'sen, *U istokov sovremennogo gradostroitel'stva...*, *op. cit.*, p. 189.

32. F. Azadaev, *Taškent vo vtoroj polovine...*, *op. cit.*, p. 86-106; Jurij Sokolov, *Taškent, taškency...*, *op. cit.*, p. 131-175; Seymour Becker, *Russia's Protectorates in Central Asia. Bukhara and Khiva, 1865-1924*, Londres, Routledge Curzone, 2004 [1968], p. 21-22.

33. Dmitrij A. Miljutin, *Vospominanija general-fel'dmaršala grafa Dmitrija Alekseeviča Miljutina: 1868-načalo 1873 (knigi XVIII-XX)* [Mémoires du général-maréchal comte D. A. Miljutin : 1868-début 1873], L. G. Zaxarova éd., M., ROSSPÈN, 2006, p. 72-73.

Tachkent, « Saint-Pétersbourg de l'Asie centrale »

Siège du pouvoir colonial, Tachkent incarne, à sa façon, la présence russe en Asie et, en outre, celle de l'empire d'Alexandre II (1818-1881) qui avait opté pour d'importantes réformes politiques et sociales en vue de conférer à la Russie un statut d'État européen. Dans ce contexte, l'Asie centrale devait servir à prouver l'essence européenne de la Russie³⁴. Cette idée subsiste encore à l'époque soviétique : dans une conjoncture idéologique différente, le Turkestan et sa capitale sont définis par Staline (1878-1953) comme un modèle et un avant-poste destiné à répandre la révolution (léniniste) en Orient³⁵. C'est précisément cette qualité qui a prédéterminé la formation rapide de la nouvelle image de Tachkent comme partie intégrante de la Russie.

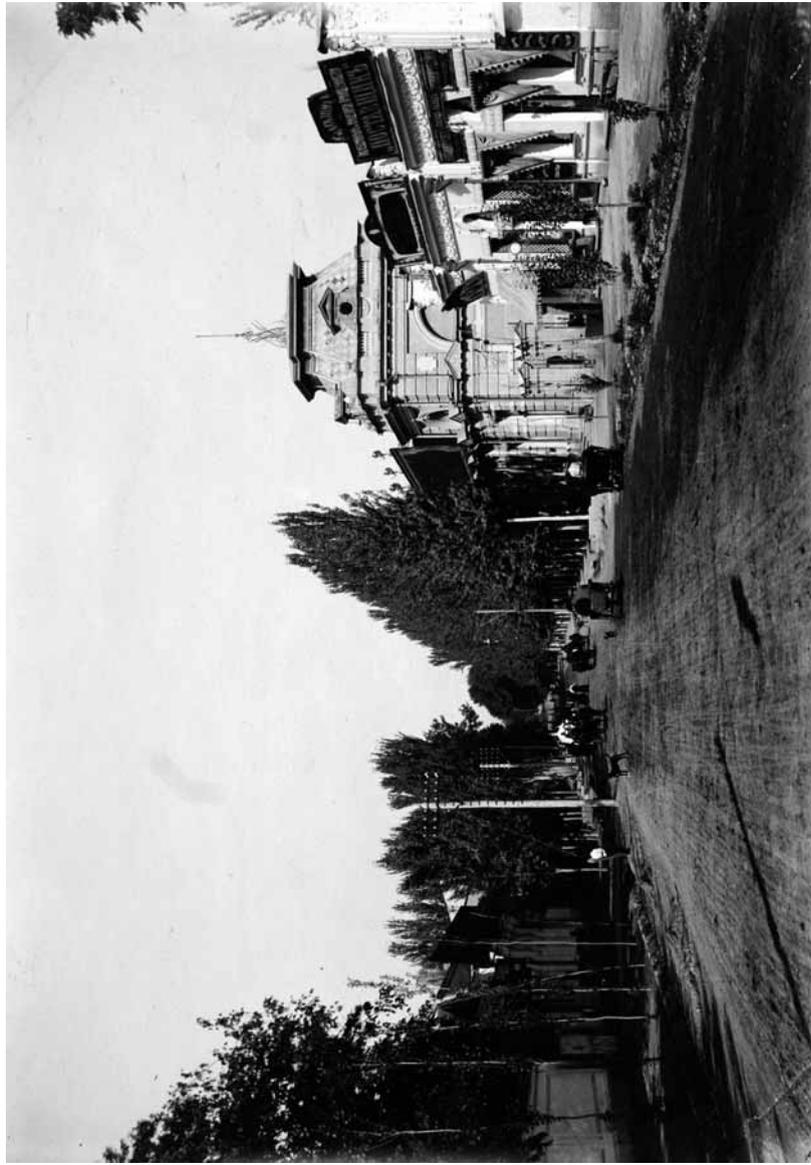
Conséquence de cette appréciation, à l'intérieur du triangle symbolique formé par l'Europe, la Russie et l'Asie, les élites russes situèrent Tachkent plus près de la Russie et de l'Europe que de l'Asie centrale³⁶.

On proclame Saint-Pétersbourg le parallèle symbolique le plus proche de cette ville. L'urbanisme de la partie russe de Tachkent reproduit dans ses grands traits le plan radial de Saint-Pétersbourg : ce fait est régulièrement souligné tant par les promoteurs eux-mêmes que par les colons russes et les voyageurs occidentaux. La ville russe (qui était initialement constituée par une forteresse entourée de bâtiments semblables à des casernes) fut édifiée sur la

34. Svetlana Gorshenina, « La marginalité du Turkestan colonial russe est-elle une fatalité, ou l'Asie centrale postsoviétique entrera-t-elle dans le champ des *Post-Studies* ? », in Svetlana Gorshenina & Sergej Abashin (éd.), *Le Turkestan russe...*, *op. cit.*, p. 51 ; Jeff Sahadeo, *Russian Colonial Society in Tashkent, 1865-1923*, Bloomington, Indiana University Press, 2007, p. 34-38 ; *Id.*, « Entre l'Europe, la Russie et l'Asie : la place de la Tachkent impériale telle qu'elle fut perçue par ses colons tsaristes », in Svetlana Gorshenina & Sergej Abashin (éd.), *Le Turkestan russe...*, *op. cit.*, p. 382-383.

35. Cité in Walter Kolarz, *La Russie et ses colonies*, trad. de l'anglais par Jean Canu et Anne-Marie Canu, Paris, Fasquelle Éditeurs, 1954, p. 347. Voir la même thèse : J. Staline, « Aux Soviets et aux organisations de la part du Turkestan » [2 mars 1919], in *Œuvres de J. Staline*, t. 4, 1917-1920, Paris, Éditions sociales, 1955, p. 204 ; *Obrazovanie SSSR. Sbornik dokumentov. 1917-1924* [Formation de l'URSS. Recueil des documents], M.-L., Institut istorii AN SSSR, 1949, p. 129 ; Xenia Joukoff-Eudin & Robert C. North, *Soviet Russia and the East, 1920-1927. A Documentary Survey*, Stanford, Stanford Univ. Press 1957, p. 160.

36. Jeff Sahadeo, *Russian Colonial Society...*, *op. cit.*, p. 40-41.



Vidy Turkestana [Vues du Turkestan] (c. 1910), album de photographies compilées par le photographe amateur Valent A. Presviatski, responsable de cadastre au Turkestan russe dans les années 1910. © Archives S. Gorsheina.

rive gauche du canal Anhor qui traversait le territoire d'une ancienne *mauza* (terres cultivées proches de la cité), à côté des ruines d'Urda, partie jadis fortifiée de la « vieille » ville (*Eski šabar*) où, avant la conquête russe qui la détruisit pratiquement dans sa totalité, se trouvaient une forteresse, les édifices du palais du khan de Kokand et de son représentant local (*bakim*), des casernes, des entrepôts d'armes et le Trésor. Selon le premier plan, non réalisé, de 1866, dû au topographe militaire Pissarevski, Tachkent devait obéir à un dessin radially-circulaire « avec cinq rayons partant en éventail de la nouvelle forteresse, et trois ceintures de rues³⁷ ». Le plan suivant, élaboré par un Comité d'organisation (1866-1870, confié d'abord aux ingénieurs F. Ozerov, A. Makarov, puis à l'ingénieur militaire M. Kolesnikov) mettait l'accent sur un dessin régulier avec des rues se croisant perpendiculairement, adoptant des directions liées aux latitudes et aux méridiens, entre les canaux Anhor et Sauli³⁸. Mais c'est le troisième plan de 1870, dû à l'ingénieur A. Makarov, qui arrêta la structure « pétersbourgeoise » de base de la ville « dans un style de constructions russe » sous la forme d'un système de ceintures reliées par des rayons dont le centre devint la place Konstantin (aujourd'hui square Amir Timur)³⁹.

La thèse « pétersbourgeoise » fut consciemment confortée par la muséographie des nombreuses expositions consacrées au Turkestan qui, détournant l'épithète de la Palmyre du Nord « fenêtre sur l'Europe » en « fenêtre sur l'Asie », soulignèrent avec force le parallèle entre Pierre le Grand (1682-1725, qui régna de 1689 à sa mort) et le premier général-gouverneur du Turkestan Konstantin von Kaufmann (1818-1882, gouverneur de 1867 jusqu'à sa mort) et, en conséquence, entre les deux villes, construites et embellies par eux. Il en fut ainsi tout particulièrement lors de l'*Exposition Polytechnique* de 1872 à Moscou où le pavillon du Turkestan, seul pavillon régional de la manifestation (les autres régions de l'Empire

37. Vladimir Nil'sen, *U istokov sovremennogo gradostroitel'stva...*, *op. cit.*, p. 38.

38. *Ibid.*, p. 38-39, 191 ; Jeff Sahadeo, *Russian Colonial Society...*, *op. cit.*, p. 36-37.

39. Vladimir Nil'sen, *U istokov sovremennogo gradostroitel'stva...*, *op. cit.*, p. 40. Pour une histoire plus détaillée de la construction de la Tachkent russe à l'époque tsariste, voir Vladimir Nil'sen, *op. cit.*, p. 36-91 ; Jeff Sahadeo, *Russian Colonial Society...*, *op. cit.*, p. 22-56.



Le square Kaufmann
 au centre de la ville « européenne » de Tachkent.
 Carte postale. © Archives S. Gorshenina.

russe étaient présentées dans les différents pavillons thématiques), fut régulièrement distingué par la presse comme le plus intéressant, à égalité avec le pavillon Marin consacré au 200^e anniversaire de Pierre le Grand⁴⁰. La volonté de souligner le caractère unique du Turkestan et sa propre position de « fondateur du Territoire » émanait sans nul doute de Kaufmann qui tentait de démontrer de toutes les manières possibles les « raisons d’être » et la rentabilité du nouveau gouvernorat. Il avait engagé dans ce but le naturaliste Alekseï Fedtchenko (1844-1873) qui organisa avec un grand succès une présentation particulièrement marquée par un trait d’exotisme du pavillon du Turkestan qui répondait à la fois, aux vœux de Kaufman et aux théories européennes les plus récentes, avec lesquelles Fedtchenko s’était familiarisé lors d’un stage scientifique à Paris, un voyage à Londres et sa participation à l’*Exposition ethnographique* de Moscou de 1867⁴¹.

Enfin, la population de la nouvelle Tachkent russe, qui impressionnait nombre de voyageurs par sa rapide croissance, se targuait

40. Svetlana Gorshenina, « La construction d’une image “savante” du Turkestan russe lors des premières expositions “coloniales” dans l’empire : analyse d’une technologie culturelle du pouvoir », in Svetlana Gorshenina & Sergej Abashin (éd.), *Le Turkestan russe...*, *op. cit.*, p. 133-178.

41. *Ibid.*, p. 155-168.

de sa prononciation pétersbourgeoise et se qualifiait d'« européenne », appelant la partie russe de la nouvelle capitale la « ville européenne » (cette dénomination, également utilisée pour désigner les quartiers russes d'autres villes d'Asie centrale et leur population non autochtone, s'est profondément enracinée durant la période soviétique et lui a même survécu).

En même temps, la « nouvelle ville russe » de Samarkand n'échappe pas non plus à l'« européisation », bien que le parallèle avec Saint-Pétersbourg ne soit pas établi avec insistance. Napoléon Ney, invité à Samarkand pour l'inauguration du Transcaspien, s'exclame :

Être en route depuis dix-sept jours et dix-sept nuits presque sans arrêts, avoir traversé toute l'Europe, une partie de l'Asie, « les mers et les déserts » [...] et retomber tout à coup à pieds joints, au sortir des pays les plus sauvages, les plus mornes, les plus désolés, les plus farouches du globe, en pleine civilisation et la plus raffinée : voilà ce qui vient de nous arriver à Samarkand... [...]. Tout le monde parle français... Je retrouve la France et l'Europe au terminus du chemin de fer Transcaspien... [...]. Nous croyons être dans un bois de Boulogne démesuré, un soir de Fête des fleurs – mais sans poussière et sans cohue... Vous ai-je dit qu'on arrosait les allées de Samarkand *trois fois par jour* ?⁴²

Le « tachkentisme »

Tous ces projets idéalistes ne correspondaient pas toujours à la situation réelle, et Tachkent fut souvent l'objet de critiques acerbes, en particulier dans le roman de Mikhaïl Saltykov-Chtchedrine (1826-1889) *Messieurs les Tachkentois* (1869-1872)⁴³. Différentes manières de le lire se côtoient depuis le moment où fut écrit cet ouvrage satirique qui fit grand bruit en son temps et lança dans l'usage littéraire le terme cinglant de « tachkentisme » [*taškentstvo*].

42. Napoléon Ney, *En Asie centrale à la vapeur...*, *op. cit.*, p. 317, 333 et 378.

43. N. Šcedrin (M. E. Saltykov), *Gospoda taškenty (kartina nraov)* [Messieurs les Tachkentois (tableau des mœurs)], *Sobranie sočinenij* [Œuvres], M., Pravda, t. 3, 1988. La composition définitive de la première partie du roman « Les Tachkentois de la classe préparatoire » ne fut arrêtée que dans la seconde édition de 1881, alors que la seconde partie « Les Tachkentois en action », subdivisée à son tour en deux parties, « Les Tachkentois sur le chemin de la gloire » et « Les Tachkentois au sommet de la grandeur » ne fut jamais achevée.

Le premier niveau d'interprétation permet de le comprendre comme une critique de la ville réelle de Tachkent, ce à quoi incite la réaction de Kaufman, qui réagit douloureusement à la publication du roman et qui chargea l'un des fonctionnaires de son administration, Mikhaïl Brodovski, d'écrire un démenti ; celui-ci, semble-t-il, ne connut aucun succès⁴⁴. Une telle lecture était aussi propre, d'une part, aux premières analyses littéraires du roman parues dans la presse slavophile de droite, en particulier par Nikolai Danilevski (1822-1885), et, d'autre part, aux déclarations critiques des représentants de l'intelligentsia du Turkestan, qui constataient avec regret la présence de « Tachkentois » au Turkestan⁴⁵. Ensuite, avec la bénédiction du grand orientaliste russe Vassili Barthold, cette expression, qu'il employait avec beaucoup de prudence, comme synonyme de « marais provincial en proie à la bigoterie » par rapport à certains milieux propres à la capitale qu'était Tachkent⁴⁶, fut reprise par les historiens soviétiques qui cherchaient une formule acceptable par tous pour rendre ce qui constituait toute la société du Turkestan malgré son hétérogénéité. Cette interprétation fut par la suite reproduite maintes fois à des niveaux différents⁴⁷, en s'appuyant sur une citation (reprise d'une édition à une autre) extraite du roman de Saltykov, qui donne la fausse impression que l'action s'y passe à Tachkent :

Si vous vous trouvez dans une petite ville où les tableaux statistiques disent : tant d'habitants, tant d'églises paroissiales, pas

44. G. L. Dmitriev, « Srednjaja Azija i russkaja revoljucionnaja demokratiya 60-x gg. 19 v. » [L'Asie centrale et la démocratie russe révolutionnaire des années 1860], manuscrit, [s. d.], Central'nyj gosudarstvennyj arxiv Respubliki Uzbekistan (GA RUZ), F. R-2866, op. 1, d. 22-23, f. 26-27.

45. Voir, en particulier, les assertions de Nikolai Ostroumov in B. V. Lunin, *Naučnye obščestva Turkestana i ix progressivnaja dejatel'nost'. Konec XIX-načalo XX vv.* [Les sociétés savantes du Turkestan et leur activité progressiste. De la fin du XIX^e siècle au début du XX^e], Tachkent, Izd. AN UZSSR, 1962, p. 24.

46. Vasilij V. Bartol'd, « Naučnoe obščestvo v Taškente » [La communauté de savants à Tachkent], *Sobranie sočinenij* [Œuvres], t. 9, M., Nauka, 1977, p. 485.

47. Voir l'analyse d'Eleonora Chafranskaïa, qui cite les innombrables dérivés du « tachkentisme » saltykovien dans les œuvres littéraires de la seconde moitié du XIX^e siècle, en particulier dans les ouvrages de Fiodor Dostoïevski et de Nikolai Leskov, qui sous-entendent des localisations concrètes de Tachkent : E. F. Šafranskaja, *Taškentskij tekst v russkoj kul'ture* [Un texte tachkentois dans la culture russe], M., Art'house Media, 2010, p. 27-31, 41.

d'écoles, pas de bibliothèques, pas d'établissements de charité, une prison, etc., – vous pouvez dire sans risque d'erreur que vous vous trouvez au cœur même de Tachkent⁴⁸.

Sans entrer dans d'autres contradictions « statistiques », notons que la bibliothèque publique de Tachkent fut une première fois inaugurée en 1870, alors que le roman fut achevé en 1872... Cependant, une telle lecture devint peu à peu partie intégrante de la thèse de la science historique soviétique des années 1920-1970, qui opposait le régime tsariste (la « prison des peuples »), qui avait engendré « messieurs les Tachkentois », à la période soviétique, par définition « progressiste »⁴⁹.

À un autre niveau d'interprétation, la critique de Saltykov peut être perçue comme une dénonciation générale des tares de l'Empire tsariste revêtant la forme d'une critique métaphorique du « tachkentisme ». L'histoire de la rédaction du roman va dans le sens de cette interprétation. Saltykov-Chtchedrine, dont la vie professionnelle et littéraire se déroula entre les deux capitales (Moscou et Saint-Petersbourg) et la province russe (Viatka, Riazan, Tver, Penza, Toula) et qui ne vint jamais à Tachkent, n'a, de notre point de vue, nullement peint une chronique documentaire du Turkestan réel. Prenant comme point de départ des articles scandaleux de journaux de la seconde moitié des années 1860 et du début des années 1870⁵⁰ décrivant les abus des autorités coloniales dans cette région où, à la suite des militaires, avaient afflué des aventuriers et des fonctionnaires rêvant d'une brillante carrière (pour beaucoup, servir au Turkestan ou au Caucase était la condition *sine qua non* pour s'élever dans la hiérarchie sociale encore régie par la table des rangs, tous en quête de profits faciles, l'auteur utilisait le nom de « Tachkent » en guise d'épithète lui permettant de stigmatiser de manière à la fois laconique et riche les tares de la société russe au moment de la réaction qu'elle connut à la suite de l'attentat de l'étudiant Dmitri Karakozov contre le tsar en 1866. Sa « Tachkent » et ses « Tachkentois » sont extra-géographiques et extra-nationaux. Le « tachkentisme », de même que le « mitrophanisme » (concept qui apparaît dans un chapitre du roman) est un terme collectif, un symbole, tout au plus, de même que la ville de Glouprov, également

48. N. Ščedrin (M. E. Saltykov), *Gospoda taškenty...*, *op. cit.*, p. 24.

49. Svetlana Gorshenina, « La marginalité du Turkestan... », *art. cit.*, p. 31-36.

50. Ces attaques étaient partiellement liées aux problèmes nés du flou de la politique tsariste quant à la suite à donner à la conquête du Turkestan.

imaginée par Saltykov. Comme l'écrivit le satiriste lui-même dans le chapitre « Qu'est-ce que "les Tachkentois" ? Digression », qui se révèle être une sorte de définition théorique du « tachkentisme » :

Oh ! Si tous les Tachkentois avaient trouvé refuge à Tachkent ! Nous pourrions alors dire : « Tachkent est un pays peuplé de Tachkentois partis de Russie faute de besoin ». Mais maintenant, pouvons-nous vraiment l'affirmer en toute conscience ? Pouvons-nous vraiment indiquer de façon certaine où commencent les frontières de notre Tachkent et où elles finissent ? Si messieurs les Tachkentois ne sont pas parmi nous ? S'ils ne se triment pas par nos monts et nos vaux ? [...] Tachkent est un pays qu'on rencontre partout, où on vous casse la gueule et où a droit de cité la légende de Makar qui ne fait pas courir ses veaux. [...] Le véritable Tachkent fait son lit dans les mœurs et dans le cœur de l'homme. [...] Le Tachkentois est celui qui pense que l'univers n'est pas autre chose qu'un espace en déshérence existant à seule fin qu'on puisse y cracher de tous les côtés...⁵¹

Remarquons, pour compléter cette longue citation, que la Tachkent réelle n'apparaît pas du tout dans les pages du roman, et que toute l'action se passe à Saint-Pétersbourg, à Moscou, dans des villes de province russes et dans la Pologne russe, où le satiriste met à nu une « Tachkent » au sens figuré comme un symbole composite extra-géographique.

Malgré le caractère contradictoire (et la corrélation) de ces deux interprétations, l'œuvre de M. Saltykov-Chtchedrine confirme le statut spécifique de la ville, qui la transforme tantôt en une sorte d'antithèse directe de Saint-Pétersbourg (critique de la Tachkent réelle), tantôt en un reflet en miroir, mais négatif (critique des vices communs à toute la société de l'empire). En attaquant la caste des fonctionnaires russes corrompus minés par l'alcoolisme, symboliquement désignée par le terme de « tachkentisme », Saltykov est loin de décrire la ville concrète de Tachkent et de son exotisation comme espace autre (c'est seulement la société russe qui est ici l'objet de sa critique, et non celle du cru).

À l'inverse, on devine ici un autre schéma : l'utilisation d'un topos des pays exotiques (en l'occurrence, un toponyme) qui permet de critiquer la société contemporaine. Ainsi, parmi les précurseurs de Saltykov, Montesquieu, dans ses *Lettres persanes* (1721), fustigeait-il la société parisienne par la bouche de Rica et d'Usbek, et Zadig, héros du roman philosophique éponyme de Voltaire (1748) com-

51. N. Šcedrin (M. E. Saltykov), *Gospoda taškenty...*, *op. cit.*, p. 24.

battait, dans de lointains pays d'Orient et, en particulier, à Babylone, les monstres de l'« Europe civilisée ».

De cette manière, l'image de la ville, au niveau de ses représentations politiques et littéraires, se constitue durablement en topos comme l'image d'une « ville européenne », périphérie russe lointaine et avant-poste de la civilisation russe en Asie centrale, avec tous ses côtés positifs et négatifs. Dans cette situation, Tachkent (dont l'appellation aurait pu être utilisée comme un trope exotique) ne pouvait pas être exotisée comme Autre diamétralement opposé par rapport à la métropole russe puisqu'elle tendait à en devenir le reflet en miroir dès les premiers temps de son existence. On était à la rigueur obligé de voir en elle une cité autre, mais exceptionnellement proche.

Ségrégation et exotisation

Les descriptions à proprement parler exotisantes restent, en règle générale, l'apanage de Samarkand, de Boukhara et de Khiva. Nombre de clichés teints d'exotisme les accompagnent : les pittoresques ruines de monuments musulmans, les bassins nauséabonds aux eaux stagnantes dont l'ingestion fait contracter la dracunculose, les haillons bariolés des derviches, la musique « insupportable » pour des oreilles européennes d'instruments tels que le *karnai* et le *surnai*⁵², les distractions « sauvages » dans le genre du *buzkaš*⁵³, etc.

Les nombreuses expositions consacrées au Turkestan reconstruisent l'image de l'Asie centrale « traditionnelle » au moyen de représentations muséographiques de ces trois cités dont les monuments ou des éléments de ceux-ci (en particulier les portails des trois madrasas du Régistan de Samarkand auxquelles la madrasa Kukul'dach de Tachkent du XVI^e siècle, beaucoup moins bien conservée, n'a jamais fait concurrence⁵⁴) sont souvent utilisés pour ériger des pavillons et des « marchés orientaux » exposés.

52. Les instruments de musique d'Asie centrale à vent de la famille des cuivres en forme d'une longue trompe utilisés essentiellement lors de grandes fêtes.

53. Un sport équestre d'Asie centrale – un sorte de polo – qui consiste à, littéralement, « attraper une chèvre ».

54. Sur les monuments de la vieille Tachkent, voir Vladimir Nil'sen, *U istokov sovremennogo gradostroitel'stva...*, *op. cit.*, p. 25-35. Voir également la réhabilitation moderne des quartiers anciens : Guillemette Pincet, *La Réhabilitation des quartiers précoloniaux dans les villes d'Asie centrale*, Paris, L'Harmattan, 2009.

La tradition de ces manifestations trouve son origine dans l'une des premières expositions consacrées au Turkestan, organisée à Saint-Pétersbourg en 1869 par le peintre Vassili Vérechtchaguine (1842-1904) dont les œuvres, qui constituaient le noyau de cet événement, représentaient surtout Samarkand : il avait participé personnellement à l'assaut qui avait fait tomber la ville⁵⁵. Le goût pour ces expositions persista. Ainsi un rédacteur de la revue *Niva* décrit l'*Exposition centrasiatique* de Moscou de 1891 dans les termes suivants :

[...] l'entrée des salles de l'exposition prenait pour modèle la célèbre vieille mosquée de Samarkand [...]. On a restitué avec un goût artistique exceptionnel des caractéristiques et des détails de la vie quotidienne propre à l'Asie centrale qui nous transportent en imagination dans ces contrées lointaines. Ainsi, par exemple, l'une des salles de l'exposition nous présente les voies de communication de l'Asie centrale (les caravanes) ; une autre, la vie des rues de Boukhara et de Khiva ; une troisième, un marché oriental, animé et pittoresque, chatoyant de vives couleurs. Ce marché a aussi permis de montrer au visiteur différents types des peuples de la région qui, sous la forme de personnes en chair et en os ou sous l'aspect de mannequins, animent et agrémentent la scène⁵⁶.

Une telle démarche est également sensible dans le choix qui fut fait des sujets des cartes postales et des photographies. L'iconographie des villes « traditionnelles », parmi lesquelles Samarkand et Boukhara occupaient indéniablement les premières places, se bornait le plus souvent aux clichés exotiques représentant les « antiquités », les « vues » touristiques ou les « artisanats indigènes ».

On ne peut que remarquer l'insignifiance de la présence de Tachkent dans ce torrent de production iconographique, en particulier dans le cadre du grandiose projet de sauvegarde photographique initiée par Kaufmann et réalisée en 1872 par Alexandre Kun (1840-1888) sous la forme d'un *Album turkestanais*⁵⁷. Sur 1 400

55. Svetlana Gorshenina, « La construction... », art. cit., p. 137-147.

56. Anonyme, « Sredneaziatskaja vystavka 1891 goda v Moskve », art. cit.

57. Svetlana Gorshenina, « Krupnejšie proekty kolonial'nyx arxivov Rossii : utopičnost' total'noj *Turkestaniki* general-gubernatora Konstantina Petroviča fon Kaufmana » [Les projets majeurs des archives coloniales de la Russie : l'utopie des *Turkestanica* exhaustifs du général-gouverneur K. P. von Kaufmann], *Ab Imperio*, 3, 2007, p. 321-337 ; Kate Fitz Gibbon, « Emirate

photographies réunies dans les quatre parties de l'album (archéologique, ethnographique, industrielle et historique), Tachkent (en tant que ville, sans compter les « types ethnographiques ») apparaît seulement dans quelques clichés (pas plus de vingt) : la plupart représentent la résidence du général-gouverneur (la « Maison Blanche ») et le parc qui la jouxtait, ainsi que les rues de la ville « nouvelle ». Ce n'est pas un hasard si, lorsque la communauté scientifique connut, dans les années 1980-1990, un intérêt nouveau pour les photographies anciennes, ce sont Samarkand et Boukhara qui firent l'objet de toute une série de publications dont le but était de souligner la spécificité centrasiatique des villes du Turkestan⁵⁸.

La Tachkent russe, de même que les autres villes russes d'Asie centrale (ou plutôt leurs quartiers russes), se rattachait sur le plan iconographique aux sujets liés aux idées de « progrès » et de « modernisation » apportées par les Russes au Turkestan. Sur les cartes postales, la représentation de la ville « européenne » est le plus souvent reliée aux constructions « européennes » aux innovations « européennes » (tramways électriques et à chevaux, cinémas, banques), à l'inauguration de monuments commémorant les étapes de l'installation russe, et à la « société européenne ». En règle générale, les « vues » de la Tachkent « européenne » montrent (encore que rarement) des colons russes, souvent en uniforme militaire ; la présence d'« indigènes » comme élément « exotique » est quantitativement fort limitée⁵⁹.

and empire: photography in Central Asia 1858–1917 », [s. d.] : <http://www.anahitaphotoarchive.com/Home/Essays/Colonial-Period-Photography-in-Central-Asia/colonial1>, p. 9 et 11-16. Voir également la brève présentation de la thèse de Heather S. Sonntag (la soutenance est prévue prochainement) : *The Turkestan Album – A Brief Material Re-Orientation & Its Antecedents*, <http://www.reseau-asie.com/media3/journee-d-etude-centrasiatique-recherche-de-l-asie-centrale-etat-des-lieux-et-potentialites/heather-s-sonntag-photography-mapping-russian-conquest-in-central-asia-early-albums-encounters-exhib/>, ainsi que la version électronique de l'*Album* : http://www.loc.gov/rr/print/coll/287_turkestan.html.

58. Vladimir V. Naumkin (éd.), *Samarkand (Juste à temps : les grandes archives photographiques [1871-1898], I)*, trad. de l'anglais par S. Mendez, Reading, Garnet Publ.; Paris, EDIFRA, 1992 ; Andrej G. Nadvetskij (éd.), introd. de Dimitrij Yu. Arapov, *Boukhara (Juste à temps : les grandes archives photographiques [1871-1898], I)*, Paris, EDIFRA, 1993 ; Svetlana Gorshenina, *La Route de Samarkande : l'Asie centrale dans l'objectif des voyageurs d'autrefois*, Catalogue raisonné de l'exposition photographique au Musée d'ethnographie de Genève, Genève, Olizane, 2000.

59. Boris Golender, *Okno v prošloe. Turkestan na staryx počtovyx otkrytkax (1898-1917)* [Une fenêtre vers le passé. Le Turkestan sur les anciennes cartes

Les pratiques exotisantes : transgression des frontières et « orientalisation »

Pour autant, le discours exotisant ne disparaît pas totalement lorsqu'il est question de Tachkent. On le retrouve dans les descriptions de la « vieille » ville ou bien quand il y a transgression des frontières entre la Tachkent « européenne » et la ville « indigène ».

La ségrégation urbanistique qui se trouvait à la base de toutes les villes « russo-indigènes » du Turkestan et les subdivisait en villes « européennes » – « russes » avec leur plan géométrique et cités « indigènes » au système de rues chaotique⁶⁰, se refléta dans les représentations littéraires et iconographiques où le voisinage de la ville « ancienne » et de la « nouvelle » et de leurs habitants sert régulièrement de moyen pour exotiser l'espace. Deux parallèles conçus par les photographes du XIX^e siècle et du début du XX^e (la vie quotidienne de la société coloniale russe et de la société « indigène » respectivement dans le contexte urbanistique « européen » et dans une ambiance « traditionnelle ») imposent une manière comparative de percevoir le Turkestan. D'une part, ils proposent de voir le mode de vie progressiste et moderne des colonisateurs russes, de l'autre, la façon d'exister « culturellement

postales (1898-1917)], Tachkent, LIA R. Elinin, 2002. Voir également les études consacrées aux photographies du Turkestan pré-révolutionnaire : Margaret Dikovitskaya, « Central Asia in Early Photographs : Russian Colonial Attitudes and Visual Culture », in Tomohiko Uyama, *Empire, Islam, and Politics in Central Eurasia*, 2005, Summer International Symposium at the Slavic Research Center, Hokkaido University, *Regional and Transregional Dynamism in Central Eurasia : Empires, Islam and Politics*, n° 14, Sapporo, Hokkaido University, 2007, p. 99-121 ; Kate Fitz Gibbon, « Emirate and empire... », art. cit.

60. Vladimir Nil'sen, *U istokov sovremennogo gradostroitel'stva...*, *op. cit.* Voir également l'analyse de la ségrégation des villes centrasiatiques par rapport à la médecine au Turkestan : Sophie Hohmann, « La médecine moderne au Turkestan russe : un outil au service de la politique coloniale », in Svetlana Gorshenina & Sergej Abashin (éd.), *Le Turkestan russe...*, *op. cit.*, p. 319-352.



La Tachkent « européenne » avec vue sur le bâtiment de la direction de l'exploitation du sol.
Vizy Turkestana [Vues du Turkestan] (c. 1910). © Archives S. Gorshenina.

arriérée » des « indigènes »⁶¹. Un tel contraste suppose implicitement la nécessité de progrès social pour ces derniers et la justification de la présence « civilisatrice » pour les premiers.

La frontière qui séparait les parties « européenne » et « indigène » de Tachkent, comme des autres villes d'Asie centrale, n'existait pas seulement au niveau de leur organisation urbanistique.

La photographie de Schleifer intitulée *Scène de rue* (1903)⁶², dont le sujet est la rencontre fugitive de deux passants (une dame habillée à l'européenne tenant une ombrelle et un musulman en costume traditionnel, dans une rue pavée de briques cuites de la Tachkent « européenne ») témoigne de l'intégration de la frontière dans la vie quotidienne des habitants, mais aussi de l'exotisation de ce genre de rencontres. Cette frontière était loin d'être absolue : la transgression entre la « vieille » ville et la « nouvelle » n'était pas un phénomène exceptionnel. Sur les photographies de l'époque tsariste, des autochtones apparaissent de temps en temps dans la ville russe, souvent perdus dans la foule. Mais il est rarissime qu'ils y figurent en qualité de « mannequin », placé en figures isolées, debout ou assises, pour en souligner l'exotisme. La transgression et, par voie de conséquence, l'exotisation se manifeste avec le plus de pittoresque sur les photographies qui reproduisent une caravane de chameaux avançant lentement le long d'une des artères centrales de Tachkent, la rue Romanovskaïa⁶³, qui contraste avec l'architecture « européenne » et la présence militaire russe (on peut observer le même effet sur une photographie de Boukhara où, incarnant les moyens traditionnels de déplacement, une caravane avance mélancoliquement avec, en arrière-plan, la gare dans le Kagan de Boukhara⁶⁴).

Les représentations et les éléments narratifs de la Tachkent proprement « indigène » sont en même temps proches de la

61. Kate Fitz Gibbon, « Emirate and empire... », art. cit., p. 3.

62. Boris Golender, *Okno v prošloe...*, *op. cit.*, p. 76, photographie 76.

63. *Ibid.*, p. 64, photographie 73.

64. Svetlana Gorshenina, *La Route de Samarcande...*, *op. cit.*, p. 44, photographie 8. La figure du chameau comme marqueur d'exotisme rattachant le Turkestan aux pays de l'Extrême-Orient a gardé son actualité durant la période soviétique : « [Après Orenbourg,] ils aperçurent leur premier chameau, leur première yourte et leur premier Kazakh coiffé d'un bonnet pointu en fourrure... L'exotisme commençait, les vaisseaux du désert, les fils des steppes épris de liberté et *tutti quanti* bestiaux romantiques » (Il'ja Il'f & Evgenij Petrov, *Zolotoj telenok* [Le veau d'or], *Sobranie sočinenij* [Œuvres], M., Gosudartvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury, 1961, t. 2, p. 302).



Une rue dans la ville « indigène » de Tachkent.
Vidy Turkestana [Vues du Turkestan] (c. 1910). © Archives S. Gorshenina

Samarkand ou de la Boukhara « traditionnelles » dans la même mesure que la Tachkent « russe » est proche de la Saint-Pétersbourg « européenne ». Ce n'est pas un hasard si les cartes postales qui, à partir du début du XX^e siècle (à l'origine principalement dans les éditions hors Turkestan ou étrangères, que ce soit à Berlin, à Stockholm ou à Moscou⁶⁵), commencent à multiplier les scènes centrasiatiques, donnent souvent des localisations fausses pour les monuments de ces trois villes, attribuant à Samarkand ou à Boukhara des édifices de la « vieille ville » de Tachkent. La Tachkent « indigène » partage également un *topos*, généralement admis pour toutes les villes « traditionnelles » d'Asie centrale, qui veut que l'on constate le très mauvais état de conservation tant de ces monuments emblématiques que des maisons d'habitation : conformément aux clichés idéologiques de l'époque, les ruines témoignent d'une gloire révolue et soulignent l'indéniable déclin de la société autochtone.

Par ailleurs, la Tachkent proprement « russe » ne put non plus échapper complètement à une certaine exotisation, légèrement plus tardive et d'un caractère différent. D'une part, les voyageurs occi-

65. Kate Fitz Gibbon, « Emirate and empire... », art. cit., p. 22-23.

dentaux décrivent la société russe locale comme tout à fait spécifique, à peine moins exotique que la société « indigène » (mettant en particulier l'accent sur le fait que l'idée même de vivre dans de telles conditions, fort difficiles, de leur point de vue, est inacceptable⁶⁶). D'autre part, les riches colons russes qui se sont solidement établis au Turkestan exotisent et stigmatisent leurs concitoyens de classe inférieure, remarquant avec hostilité qu'ils ont poussé trop loin leur adaptation à la vie locale. Les exemples les plus sensibles sont, en particulier, celui des femmes russes pensionnaires des maisons de tolérance et qui arborent souvent des costumes traditionnels, et aussi celui des colons russes pauvres qui ont trouvé refuge dans la « vieille » ville, dans des demeures « indigènes » meilleur marché⁶⁷. En 1912, l'écrivain Alekseï Dobrosmyslov critiqua vivement la politique d'immigration de Kaufmann qui, selon lui, accueillait de la « racaille de toutes sortes [*vsjakij sbrod*] »⁶⁸.

En outre, l'architecture de Tachkent, perçue tantôt comme trop « européenne » (bâtiments des quartiers russes dans un style classique ou d'Art nouveau), tantôt comme « banalement centrasiatique » (bâtiments urbains typique d'Asie centrale) connaissait aussi des tentatives d'orientalisation (au sens où elle recourait à certains clichés exotiques). Ainsi, en 1894, l'architecte Wilhelm Heinzelman (?-1922) dessina-t-il le projet d'un ensemble architectural « dans le style byzantino-maure » qui devait entièrement transformer la Maison blanche des généraux-gouverneurs du Turkestan et la place de la cathédrale qui la jouxtait ; cependant, de tels motifs orientalisants, même après que le projet a été sérieusement modifié en 1904, ne rencontrèrent pas le soutien financier escompté et ne furent pas réalisés⁶⁹. D'autres tentatives de stylisation de nouveaux

66. Voir, par exemple, la réaction de Léon de Beylié par rapport à Ouzoun-Ada : « Ce qui me surpasse [...] c'est la philosophie du Russe qui accepte de vivre, avec sa femme et ses enfants, dans un pareil enfer, et qui paraît même enchanté de son sort », Léon de Beylié, *Mon Journal de voyage de Lorient à Samarcande*, Grenoble, Imprimerie F. Allier père & fils, 1889, p. 91.

67. Jeff Sahadeo, *Russian colonial society...*, *op. cit.* ; *Id.*, « Entre l'Europe, la Russie et l'Asie : la place de la Tachkent impériale telle qu'elle fut perçue par ses colons tsaristes », in Svetlana Gorshenina & Sergej Abashin (éd.), *Le Turkestan russe...*, *op. cit.*, p. 381-410.

68. Aleksej Dobrosmyslov, *Taşkent v prošlom...*, *op. cit.*, p. 224.

69. Vladimir Nil'sen, *U istokov sovremennogo gradostroitel'stva...*, *op. cit.*, p. 52-53. Par ailleurs, dans le Kagan de Boukhara, l'un des édifices (où l'UNESCO organise souvent, de nos jours, des séminaires scientifiques) reproduit l'héraldique et le décor d'un style andalou (« mauresque ») qui n'a pas

édifices « européens » adoptant des formes typiques de l'Asie centrale connurent davantage de succès (il s'agit là encore de Samarkand, Boukhara et Khiva) comme, en particulier, le cinéma « Khiva » qui appartenait au grand-duc Nikolai Konstantinovitch Romanov (1850-1918) et rappelait le palais fortifié du khan de Khiva (1912-1916, dû à l'architecte Georgui Svaritchevski (1871-1939)⁷⁰. Les « motifs exotiques » sont encore plus présents dans la décoration des pavillons édifiés dans le cadre de différentes expositions (par exemple, celui du négociant en vins Filatov pour l'exposition de Tachkent en 1900 stylisait la coupole du Gur-Emir, le mausolée célébrissime de Tamerlan à Samarkand⁷¹).

En conclusion, on peut dire que la balance des représentations exotisées et non-exotisées de Tachkent est ambivalente. L'absence d'ensembles architecturaux monumentaux et d'édifices représentatifs de valeur artistique exceptionnelle, le statut de la ville qui n'avait jamais été une capitale lors de l'histoire pré-coloniale, la connaissance insuffisante de l'histoire de Tachkent en Russie et en Europe et le caractère fragmentaire de ses premières descriptions ne permirent pas de construire une image exotique de la ville à la fin de la période coloniale, si on la compare au mythe exotique élaboré que représentaient Samarkand, Boukhara ou Khiva. Cette non-exotisation initiale acquit une nouvelle résonance grâce au rôle administratif important que Tachkent connut en tant que capitale du gouvernorat du Turkestan. Devenue vitrine de la présence russe en Asie centrale, la ville évita l'exotisation totale au moment de l'établissement du pouvoir colonial russe. Le programme de modernisation massive et accélérée du Turkestan qui se concentra surtout dans sa capitale et qui fut prolongé à une échelle plus large par le pouvoir soviétique, priva Tachkent de nombreuses caractéristiques « traditionnelles » souvent citées comme « exotiques », en faisant une ville « européenne ».

Cependant, le phénomène d'exotisation se manifesta malgré tout dans le cas de Tachkent. Les ségrégations urbanistique et sociale créèrent avec le temps l'image de la « vieille » ville, peuplée d'« indigènes », ainsi que de colons russes pauvres. Ses représentations relatives au caractère urbanistique traditionnel et à ses habitants autochtones obéissaient presque sans le moindre écart aux

trouvé sa place dans l'architecture de la capitale du Turkestan (information communiquée à l'auteur par Pierre Chuvin, le 17 fév. 2011).

70. *Ibid.*, p. 55.

71. *Ibid.*, p. 60.

pratiques exotisantes associées aux trois capitales de khanats centrasiatiques, mais avec beaucoup moins de succès. Par rapport aux colons russes, l'exotisation se teintait d'une nuance critique qui ne pourrait être attaché qu'à l'« orientalisation sociale ». Le modèle hiérarchique « classique » de relations entre colonisateurs et colonisés y fut remis en question par une présence importante de Russes pauvres. Il s'agissait d'une certaine hybridité « russo-indigène », marquée par une régression sociale selon le point de vue des élites gouvernantes, et caractéristique de certaines couches sociales de la population de Tachkent. Cette mixité « par le bas » fut perçue comme un phénomène qui discréditait la Russie, fière par ailleurs de sa prétendue faculté d'assimiler les élites locales.

L'exemple de la Tachkent impériale montre que l'exotisation de l'espace peut être non pas totale, mais partielle, et non seulement à l'échelle de tout le Turkestan colonial (opposition Samarkand-Tachkent), mais aussi dans le cadre d'une seule et même ville (*Ėski šabar* – la ville « européenne ») ; cette exotisation peut se développer sur plusieurs niveaux et à des rythmes différents, et ne pas toujours être un simple reflet de l'orientalisme.

Cette dualité de l'image (non-)exotique de Tachkent subsista, sur une autre base idéologique, sous le pouvoir soviétique, qui fit cependant des efforts titanesques pour liquider les interprétations proprement exotiques de la ville, donnant la préférence à sa qualification de ville « européenne ». Les nouveaux mythes constitués en Asie centrale durant la période de son indépendance, n'ont pu venir à bout de cette double structure, mais en ont modifié les accents et les proportions des éléments « exotiques » et « non-exotiques ». Ainsi, tout en demeurant pour les touristes l'une des étapes du voyage exotique au cœur de l'Asie centrale (à en croire les publicités des agences touristiques), la Tachkent d'Islam Karimov s'efforce-t-elle de faire figure de mégapole moderne tournée vers l'Occident où les éléments les plus récents d'architecture soi-disant traditionnelle sont appelés à souligner non pas son caractère « exotique », mais le lien intime du régime avec l'héritage du « passé glorieux ».

Réseau Asie – IMASIE (CNRS / FMSH), Paris

Traduit du russe par Denis Dabbadie